

Politique et écriture de la « marge »

Robert Viau, *Les grands dérangements*, Beauport, Publications MNH, 1997, 382 p.

Linda Cardinal, *L'engagement de la pensée*, Ottawa, Le Nordir, 1997, 196 p.

Lori Saint-Martin, *Contre-voix*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, 296 p.

Frédéric Martin

Numéro 90, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, F. (1998). Politique et écriture de la « marge » / Robert Viau, *Les grands dérangements*, Beauport, Publications MNH, 1997, 382 p. / Linda Cardinal, *L'engagement de la pensée*, Ottawa, Le Nordir, 1997, 196 p. / Lori Saint-Martin, *Contre-voix*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, 296 p. *Lettres québécoises*, (90), 48–49.

Robert Viau, *Les grands dérangements*, Beauport, Publications MNH, 1997, 382 p., 24,95 \$.
Linda Cardinal, *L'engagement de la pensée*, Ottawa, Le Nordir, 1997, 196 p., 21 \$.
Lori Saint-Martin, *Contre-voix*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, 296 p., 24 \$.



Politique et écriture de la « marge »

ESSAI
Frédéric Martin

Par le biais du discours politique ou littéraire, des essayistes analysent la posture que tiennent des groupes « minoritaires ». Là se rejoignent (dans cette épithète forcément bancale), d'une certaine façon, ces livres sur la déportation des Acadiens, sur les francophones hors Québec, sur les femmes et leurs œuvres.

PENDANT QUE NOMBRE D'ÉCRIVAINS ACADIENS — par exemple les Herménégilde Chiasson, France Daigle, Dyane Léger — s'inscrivent résolument dans la modernité, et la revendiquent parfois avec force, Robert Viau ramène Évangéline et la déportation, et examine comment cette « saga tragique » est traitée dans les littératures acadienne, québécoise et française. L'étude de Viau, professeur de littérature à l'Université du Nouveau-Brunswick, montre que la déportation a exercé une fascination durable sur l'imaginaire, comme en témoigne la recension des écrivains qui ont abordé l'événement ; l'essayiste établit en outre que les diverses représentations des Acadiens demeurent intimement liées aux idéologies des époques dans lesquelles s'inscrivent les œuvres.

Un constat s'impose toutefois d'emblée : « La plupart des œuvres qui traitent de la déportation ont malheureusement sombré dans l'oubli. » Ainsi, le premier roman consacré à l'événement, *The Neutral French ; or, the Exiles of Nova Scotia*, publié en 1841 par Catherine Read Williams, une auteure du Rhode Island, n'est pas passé à l'Histoire. Le livre, dit Viau, « est un instrument de propagande qui permet à l'auteure d'étaler sa foi patriotique, républicaine et anti-anglaise, et ses croyances religieuses ». Mais il a « le mérite d'inaugurer le roman de la déportation acadienne et d'avoir servi d'exemple » au célèbre *Évangéline*, *A Tale of Acadie*, de Longfellow. Ce poème épique publié en 1847 installe trois grands motifs — l'Acadie bucolique d'avant la déportation, la « perfide Albion » responsable de la destruction, le stoïcisme ultérieur du peuple acadien qui seront repris par les écrivains « pendant au moins un siècle », observe Viau.

Trente-sept mille exemplaires de *Évangéline* sont vendus entre 1847 et 1857. En 1865, Pamphile Le May publie, dans son premier recueil (*Essais poétiques*), une traduction libre du poème de Longfellow. C'est d'ailleurs à cette époque que le thème acadien s'installe dans la littérature canadienne-française. On avait eu déjà un poème de Michel Bibaud intitulé « Les mœurs acadiennes » et paru dans le recueil *Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces de vers* (publié en 1830, donc avant le roman de Williams). Mais il faudra attendre 1863 pour lire, sur la déportation, des œuvres en prose : *Le cap au diable*.

Légende canadienne, un apologétique du docteur Charles De Guise, et *L'Acadien Baptiste Gaudet* où l'ennemi n'est plus simplement anglais, il vient des États-Unis. À ces deux feuillets d'aventures succède *Jacques et Marie*, un roman historique de Napoléon Bourassa publié en 1865. À la veille de la Confédération, l'ultramontain directeur de *La Revue canadienne* espère qu'en ressuscitant la tragédie de 1755, il donnera « des exemples de courage et de vertus historiques à son peuple », écrit Viau.

Au Québec, le thème sera florissant ; on le verra jusque chez Lionel Groulx, dans les années trente. Il contribuera à l'élaboration d'une « scène d'œuvres édifiantes illustrant, justifiant et galvanisant la race canadienne-française ». Il était fatal qu'ainsi utilisée la déportation acadienne devienne — en même temps que la fin de la littérature du terroir — un motif obsolète. En 1979, l'attribution du Goncourt à *Pélagie-la-Charrette* marque une certaine résurgence du thème. Mais comme par le passé, il inspirera surtout des œuvres mineures.

Le roman d'Antonine Maillet donnera un second souffle au nationalisme d'auteurs acadiens. La culture acadienne s'était déjà approprié l'héroïne de Longfellow, symbole idéalisé du dévouement féminin, pour en faire la pierre d'assise du « mythe identitaire » ; et on doit encore à Longfellow que des Français aient fantasmé sur l'Acadie, principalement pendant l'entre-deux-guerres. Mais il faudra attendre 1940 pour que paraisse au Nouveau-Brunswick un premier roman sur la déportation (*Elle et Lui*, d'Antoine-J. Léger). Toutefois, depuis *Pélagie-la-Charrette*, et encore davantage depuis les années quatre-vingt-dix, insiste Robert Viau, les « romans acadiens d'appartenance et d'enracinement ne cessent de se multiplier ».

Pourquoi donc le thème perdure-t-il, demande à la fin l'essayiste ? Sans doute parce qu'un peuple fragilisé « qui veut affiner le caractère distinctif de sa culture doit savoir identifier l'originalité et la particula-



rité de ses racines ». La déportation est donc encore signifiante en Acadie, et du reste lui appartient ; mais l'événement ne trouve plus guère de résonance au Québec, où il a servi une idéologie ultramontaine.

Être minoritaire en Ontario

Milieu fragilisé, aussi, que celui des francophones hors Québec. Et c'est à cette problématique qu'est consacré *L'engagement de la pensée*, de Linda Cardinal. Le livre est composé de textes rédigés entre 1993 et 1997, une période, rappelle fort justement l'auteure, fertile en événements : élection puis réélection de Jean Chrétien, avènement des Ralph Klein (en Alberta) et Mike Harris (en Ontario), référendum au Québec qui entraînera une radicale « polarisation entre groupes nationaux », importantes compressions dans les budgets consacrés aux ententes Canada-communautés...

Le sous-titre, « Écrire en milieu minoritaire francophone au Canada », est quelque peu trompeur. Car d'écriture, il ne sera pas tellement question ici. Les propos de M^{me} Cardinal, professeure au Département de sciences politiques de l'Université d'Ottawa, privilégient, justement, une perspective sociopolitique. « Que signifie réfléchir dans ce lieu où l'on se parle avec des accents étrangers, inquiétants, où l'on a été habitué à penser que nous allons tous disparaître ? » demande l'auteure. Cette problématique, plus que l'écriture comme telle — dans l'optique de Cardinal il ne s'agit pas, du reste, d'écriture littéraire mais d'écriture politique —, sous-tend la majorité des textes regroupés dans *L'engagement de la pensée*.

Longtemps monopolisée par les intellectuels québécois, la réflexion sur les francophones hors Québec provient, cette fois, d'une intellectuelle du milieu même, et cette inscription confère à l'ouvrage un intérêt incontestable. Ainsi, l'auteure interroge « la nature des rapports politiques entre le Québec et les communautés francophones et acadiennes du Canada depuis les années soixante et soixante-dix », et propose une analyse moins unidimensionnelle, en tout cas différente de celle qu'on entend généralement ici, de notre côté de la rivière des Outaouais. D'autres textes dressent des « portraits de l'Ontario français » — portraits assez exhaustifs, où sera même exposée la situation des groupes de femmes et du féminisme —, et se révèlent de la plus grande pertinence.

La francophonie hors Québec est un sujet piégé. Parce que s'y dessine toujours l'ombre du gouvernement fédéral et aussi, sans doute, parce que les relations entre le Québec et les autres communautés francophones du Canada n'échappent pas au ressentiment. Linda Cardinal a le mérite de repenser le sujet avec sérénité tout en montrant avec justesse comment le Québec « interpelle » les autres francophones du pays. L'auteure se situe en définitive comme une partisane du dialogue entre la majorité et les minorités francophones, et ce, « peu importe le scénario politique envisagé », que le Québec « soit à l'intérieur ou à l'extérieur du Canada ». Malheureusement, convient-elle, nous n'en sommes pas encore à cette étape...

On regrettera seulement que les pistes avancées pour solutionner en partie le dilemme canadien soient intégrées à un recueil de textes, car la réflexion, dans un tel livre, est forcément plus superficielle et fragmentée.

L'écriture au féminin

On adressera le même regret à l'endroit de *Contre-voix*, un essai également constitué de textes à l'origine autonomes. La formule induit de temps en temps la redite : ainsi on lira deux fois plutôt qu'une le « malaise tenace » de Lori Saint-Martin à critiquer le travail et les œuvres des féministes. Peut-être faudrait-il, alors, se relire plus attentivement...

Cela posé, il importe de souligner que ce *Contre-voix* (dont le sous-titre, « Essais de critique au féminin », annonce d'emblée l'objet) contribue de riche façon à la critique littéraire. M^{me} Saint-Martin, professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, a toujours inscrit son travail dans une perspective féministe. Perspective qu'elle réaffirme ici avec force, qu'elle réactualise, et dont la lecture des œuvres ne peut que tirer profit.

L'auteure s'intéresse à des sujets variés : *Contre-voix* s'attarde ainsi au roman nationaliste des années soixante et ses rapports avec la littérature pornographique ; aux figures de la sorcière et de la prostituée en littérature ; à l'ironie féministe... Ce dernier thème, pour intéressant qu'il soit, contient matière à débat. L'auteure rappelle que, pour certaines critiques, la parodie apparaît comme « une des langues possibles de la féminité » ; on peut adhérer à cette idée dans la mesure où l'œuvre parodique « déconstruit le discours masculin par la moquerie, avec une sorte de gaieté et dans une traversée vertigineuse du langage ». Mais la parodie « demeure fatalement dans l'orbite du texte masculin parodié ; si elle reprend et réactualise les grandes œuvres du passé — même en les dénonçant —, c'est qu'elle en est jusqu'à un certain point complice, prévient Saint-Martin. Ce faisant, l'auteure ne pousse-t-elle pas à un point extrême la critique féministe ?

Rien, en tout cas, n'échappe à la perspicacité de l'essayiste.

L'un des enjeux de mon écriture — et de mon enseignement — est justement de démasculiniser la lecture, de faire comprendre aux étudiantes qu'elles n'ont pas à renoncer à leur regard de femme, soutenu, bien entendu, par la théorie littéraire

annonce-t-elle en liminaire. Ce regard, continûment à l'œuvre ici, rappelle avec pertinence qu'aujourd'hui comme hier la littérature est toujours sexuée, le texte s'inscrit toujours dans « tout un réseau de discours et dans un contexte socio-temporel précis ». Cette prémisse incite Saint-Martin à ajouter, à la critique des œuvres comme telles, une analyse du discours scientifique et médiatique sur les nouvelles technologies de reproduction, analyse qui montre comment ce discours a, en fait, tenu les femmes à l'écart du débat sur la science et sur la maternité. On verra en même temps à quels mythes et à quelle idéologie souscrit la science en cette matière.

L'essayiste élabore enfin la notion de « métaféminisme », qui semble caractériser certains textes récents (de Suzanne Jacob par exemple). Ces textes, insiste l'auteure, prolongent la tradition féministe des années soixante-dix. La démonstration s'avère plutôt convaincante et enseigne au bout du compte que la mouvance féministe n'est pas disparue, quoi qu'on en prétende.



Lori Saint-Martin